

## Moebius

### Claire Varin à Victor-Lévy Beaulieu

Claire Varin

---

Éloge de la marche

Numéro 116, printemps 2008

URI : [id.erudit.org/iderudit/14083ac](http://id.erudit.org/iderudit/14083ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)  
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Varin, C. (2008). Claire Varin à Victor-Lévy Beaulieu. *Moebius*, (116), 147–150.

---

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

CHER VLB,

Votre dernier essai est le prétexte qui me permet de m'adresser directement à vous. Pour ce faire, je n'attendrai pas d'achever la lecture de *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*<sup>1</sup> ; vous ne souhaitez certainement pas qu'on vous achève, n'est-ce pas ?

Jadis, à l'époque de mes études universitaires, je vous ai écrit. La professeure Nicole Deschamps, qui dirigeait alors un séminaire sur votre œuvre, m'y avait fortement incitée à la lumière de mes commentaires enthousiastes. Au terme de ma missive, j'avais été un peu crue pour vous plaire, après avoir versé dans le corps de la lettre un peu de lyrisme pour être moi-même. Je passe sous silence la petite blague à caractère sexuel que j'avais osée et dont je me souviens pourtant, encore mieux que du reste qui ressemblait à : *vous avez en vous plein de fenêtres ouvertes et des oiseaux qui volent vers partout*. Vous aviez pris la peine de me répondre et m'aviez recommandé d'écrire de la fiction.

Malgré les ouvertures et les volatiles que je vous attribuais, vous deviez vous sentir bien seul et peut-être l'êtes-vous encore davantage aujourd'hui. À votre solitude, Nicole Deschamps compatissait certainement, puisqu'elle avait insisté : *Écrivez-lui ! Je suis certaine que ça lui fera plaisir !* La compassion, ce n'est pas dans votre genre, du moins en apparence. Au lieu de ce sentiment qui vous ferait partager les maux d'autrui, vous vous contentez des mots. Votre alter ego Abel affirme détester la compassion. Tragique destin de l'écrivain – celui qui engage son être entier dans l'écriture : après avoir atteint une certaine perfection, il meurt, comme Rimbaud, Kerouac, Undset, Proust et compagnie. Lentement, il tue son affectivité pour donner naissance aux mots. Madame Deschamps me conseillait

incidemment de commencer à écrire le plus tard possible afin de vivre longtemps.

Vous êtes une baleine. Vous avez avalé Victor Hugo (dont vous partagez l'entreprise totalisante), Jack Kerouac, Jacques Ferron, Herman Melville, Yves Thériault, et tous les livres. Avez-vous la chair triste ? Impossible de vous suivre dans tous vos essais et autres déplacements... je n'ai pas accompagné votre théâtre, j'allume rarement la télévision et méconnais *Race de monde*, j'ai porté une attention légère à vos coups de gueule dans la presse écrite. Mais je garde de vous un souvenir heureux. La trilogie des *Monsieur Melville* m'a enchantée<sup>2</sup>. Votre saut dans la rivière des mots de l'autre, votre langue festive, votre ancrage dans le territoire me rappelle la définition succincte de Pablo Neruda sur l'être humain le plus complet possible : à la fois *politique, poétique et physique*.

L'adhésion du corps entier dans votre écriture et dans celle d'autrui. Votre élan vers les œuvres aimées et votre manière de les embrasser avec passion sans fausse objectivité bien que muni d'un tenace esprit de recherche emportait mon adhésion tandis que je m'efforçais de traverser sans mourir de soif le désert des théoriciens de la littérature, passage obligé pour l'étudiante en lettres. Une théorie ne vaut-elle pas d'abord et avant tout, me semble-t-il, que pour son auteur ? Paradoxalement, malgré la touffeur de vos mots, vous m'aidiez à respirer. Moi aussi, je voulais aller par là : avec une subjectivité révélée, raconter aux autres mes passions littéraires, mes visions et mes joies à creuser, ceci dit pour vous paraphraser, le lit d'écritures autres. Bien sûr, j'avais mes réserves concernant le rapport du narrateur de votre cycle des *Voyageries* aux personnages féminins, mais j'éviterai ce chemin de traverse même si je caresse le vain désir que vous vous penchiez un jour sur l'œuvre d'une femme. Vous cherchez les pères et fuyez la mère autant que l'Angleterre, non ? La Mère-Ourse d'Abel serait moins affectueuse que la grande truie dans l'étable, estime le narrateur dans *James Joyce*. Ça regarde mal. De quoi faire du sang de cochon très vite puis du boudin. Mais trêve de psycho pop et de confusion narrateur / auteur.

Vous me faites à votre insu des clins d'œil. Vous commencez votre « essai hilare » par où je termine le roman

auquel je viens de mettre un point final : la mort du père. Vous arpentez l'île d'Érin que j'ai abordée pour les fins de ce roman dans lequel j'évoque justement James Joyce. À Dublin, j'ai fait une courbette devant sa statue en pied ; le nez en l'air et les épaules basses, le Joyce sculpté se tient de biais avec la célèbre rue O'Connell, du nom de l'avocat grâce à qui, vous le savez, les catholiques irlandais arrachèrent au pouvoir anglais leur émancipation politique sans pour autant être au bout de leurs peines. Vous en rendez compte abondamment. J'ai aussi visité la maison géorgienne des grands-tantes de l'auteur de *Gens de Dublin* sur Ushler's Island, au bord de la noire Liffey, dans laquelle il a campé le scénario d'une de ses nouvelles, «The dead».

J'ai failli à l'instant m'excuser de parler un peu de moi, mais nenni puisque c'est grâce à l'égo que nous écrivons sur nous comme sur les autres. Au bout d'un quinquennat, je termine un roman inspiré par un amoureux mort en 1981, année où, sauf erreur de ma mémoire, je vous lisais intensément pour le séminaire de Nicole Deschamps. Bien que votre projet Joyce ait mûri pendant de plus nombreuses années encore, «trente ans d'ébullition» est-il précisé en quatrième de couverture de votre essai, vous démontrez une prolixité que je n'égalerais jamais, dussé-je vivre cent ans. Il suffit de jeter un coup d'œil à votre bibliographie. Je ne possède pas votre souffle de cheval au galop, je ne bois pas de café toute la nuit pour rester éveillée et noircir des pages, je ne vis pas à Trois-Pistoles, loin des sollicitations de la grande ville.

Votre binette apparaît dans toute sa jeunesse entre les pages de la récente anthologie *Les poètes disparus du Québec*<sup>3</sup>. Sur une étonnante photo de 1965 où figure notamment un Denis Vanier en complet veston, ses parents à son côté, vous êtes là en retrait, l'air déjà rétif, sans chapeau ni barbe ! Votre visage à découvert, que je ne connaissais pas, caché que vous le tenez depuis des décennies à l'abri des regards, tellement que j'ai mis du temps à vous identifier, croyant même à une coquille dans la légende de la photo. On se met à nu où on veut, évidemment, et l'écriture est votre lieu de prédilection. N'empêche que vous n'étiez pas mal sans tous ces poils qui vous grimpent aujourd'hui jusque sur les joues.

J'ai craint d'entamer la lecture de votre brique de mille pages. Peut-être aviez-vous dit là ce que je n'aurais plus besoin d'écrire dans un livre où vous faites incidemment une apparition fugace. Je vous y cite aussi : «La mort, c'est long parfois, ça veut vivre avant de finir.»

Je vous écris comme je converserais avec un copain, même si amis nous ne le sommes pas et que vous me faites un peu peur. Il paraît que vous êtes coriace, de traitement difficile, ce qui n'a rien de surprenant : le meilleur de l'écrivain repose dans ses œuvres. Au Salon du livre de Montréal, vous aviez toutefois manifesté de l'amabilité à l'heure de me dédicacer *Les mots des autres* sur votre métier d'éditeur<sup>4</sup> ; votre dédicace contenait même le mot «tendresse», quoique vous ignoriez le nom de la lectrice qui vous tendait votre livre ouvert à la page de garde. Est-ce vrai que vous n'honorez pas, le plus souvent, les rendez-vous ? Je suis témoin que vous avez manqué la soirée qui vous rendait hommage, organisée par la Bibliothèque nationale du Québec il y a quelques années ; Lise Bissonnette avait dû se dépatouiller, comme une pro de la communication d'ailleurs, pour justifier votre absence.

Quoi qu'il en soit, vous êtes fidèle à vous-même avec ce *James Joyce* dont je ne saurais dire à ce stade-ci de ma lecture s'il dépasse le fringant *Monsieur Melville* placé, voilà quelques lustres, sur ma route d'apprentie auteure comme une lumière dans l'obscurité de la rectitude académique. En tout cas, merci pour votre art de donner le goût immédiat de se vautrer dans les mots et de se lâcher lousse dans l'écriture.

Claire Varin

- 
1. *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots. Essai hilare*. Victor-Lévy Beaulieu, illustré, Éditions Trois-Pistoles, Notre-Dame-des-Neiges (Québec), 2006, 1084 p.
  2. *Monsieur Melville*, essai en trois tomes illustrés, VLB Éditeur, Montréal, 1978 (Flammarion, Paris, 1980).
  3. Voir p. 443, dans *Les poètes disparus du Québec. 1827-2007*. Gaëtan Dostie, Les Éditions du Collège Ahuntsic, Montréal, 2007.
  4. *Les mots des autres. La passion d'éditer*. VLB Éditeur, Montréal, 2001.